

Supplément au SOP n° 56, mars 1981

LA PRESENCE EUCHARISTIQUE

Conférence d'Olivier CLEMENT
à l'Institut catholique de Toulouse
(20 mars 1981)

Document 56.A

LA PRESENCE EUCHARISTIQUE

(Conférence prononcée par Olivier Clément à l'Institut
catholique de Toulouse, le vendredi 20 mars 1981)

Par le repas eucharistique, le Seigneur vient nourrir les siens de lui-même, de sa propre vie, c'est-à-dire de la vie même de la Trinité. La théologie, ici plus qu'ailleurs peut-être, doit être d'abord "eucharistique" : un acte d'adoration et de gratitude ("eucharistie" ne veut dire rien d'autre que "merci"), où la pensée elle-même, tout exigeante et critique qu'elle soit, doit se transformer à la fois en accueil du don, de la grâce, et en offrande. On ne peut prétendre démonter comme un mécanisme le miracle de l'eucharistie. Mais en tant que chrétiens, nous pouvons seulement tenter, humblement, non pas de percer le mystère, mais de penser dans le mystère, afin d'aider les fidèles à se réjouir du pain de vie que le Christ leur donne en s'y donnant lui-même.

D'où la variété, la richesse d'approche du langage eucharistique de la Tradition ecclésiale. Véritable "célébration théologique", ou je vais tenter de distinguer quelques aspects majeurs :

1. l'Ecriture lue par la Tradition,
2. le mystère des mystères,
3. le thème de la communion.

1. L'Ecriture lue par la Tradition

Le premier aspect qui me paraît fondamental, c'est, pour citer un grand témoin de la foi du début du 2^{ème} siècle, St Ignace d'Antioche, de parler de l'eucharistie comme d'une sorte d'élixir, de traitement, de remède d'immortalité, l'eucharistie apparaissant comme la nourriture spirituelle et comme ce pain que nous demandons dans le "Notre Père".

a) Le "remède d'immortalité"

Oui, l'eucharistie est la manne véritable, la nourriture spirituelle, le pain "epiousios" que nous demandons dans le "Notre Père". Les Juifs attendaient pour le grand, l'ultime exode que conduirait le Messie, une manne nouvelle, dont celle du désert n'était que l'avant-goût et la préfiguration. Cette attente transparaît dans Paul, dans 1 Cor. 10,3 - "Ils ont mangé le même aliment spirituel", dans l'Apocalypse 2,7, où "la manne cachée" semble bien faire allusion à l'eucharistie, et surtout dans l'Evangile de Jean - "Vos pères ont mangé la manne au désert, et ils sont morts. Mais le pain qui descend du ciel, celui qui en mange ne meurt pas" (6,49-50). Cette manne nouvelle est la nourriture des temps ultimes, une nourriture de résurrection (d'où l'importance des repas de Jésus avec les apôtres, après la résurrection, et pas seulement l'importance de la dernière cène, comme on le dit souvent). Cette manne nouvelle est Jésus lui-même, "pain du ciel", "pain de Dieu qui donne la vie au monde", "pain de vie" qui rend plus fort que la mort et qui, maintenant que Jésus a livré son corps pour nourrir les hommes, est communiqué dans l'Eglise par l'eucharistie. Et je pense là à la formule de distribution du pain rapportée par Hyppolite dans sa Tradition apostolique : "Le pain du ciel dans le Christ Jésus" (SC 11, p. 54).

A propos de l'eucharistie, Paul utilise à plusieurs reprises l'expression de nourriture et de breuvage "spirituels", ou plutôt que spirituel, mot qui évoque en français quelque chose de dématérialisé, il vaudrait mieux dire, en bravant peut-être le ridicule, "une nourriture et un breuvage 'pneumatiques'", non pas dématérialisés, mais rendus pleinement vivifiants, pleinement réels, par le grand Souffle de la vie, la vraie, celle qui inverse le sens du monde. Plusieurs exégètes pensent qu'il s'agit là d'une terminologie eucharistique antérieure à Paul et reprise fidèlement par celui-ci. L'eucharistie, dit la tradition syriaque, est "feu et Esprit". Le pain, intégré, identifié au Corps "pneumatisé" du Christ, devient un pain ressuscité, "pneumatique", qui communique aux fidèles une vie plus forte que la mort, vie pénétrée par le "pneuma" déifiant, divinisant.

L'eucharistie, enfin, est le pain que nous demandons dans le "Notre Père", ce pain "epioussios", d'un mot assez mystérieux car on ne le trouve guère que là, inconnu ailleurs et qui semble bien signifier soit le pain du Royaume, de la vie éternelle, soit le pain super-substantié, vivifié par une énergie qui manque au pain ordinaire. "Donnes-nous dès aujourd'hui le pain de la vie éternelle, le pain vivifié et vivifiant..."

A travers ces textes et leur interprétation traditionnelle, l'eucharistie apparaît comme un repas de résurrection. Ignace d'Antioche disait "un remède (ou : un élixir) d'immortalité, un antidote pour ne pas mourir mais pour vivre à jamais en Jésus" (Eph. 20,2).

b) Le sacrifice vivifiant

Dans ces données de l'Ecriture lue dans la Tradition, j'évoquerai le thème du sacrifice vivifiant. Le lien de quasi-identification entre la mort du Christ et le sacrifice d'une part, entre cette mort et l'eucharistie d'autre part, explique pourquoi la Tradition unanime parle de l'eucharistie en termes sacrificiels. Cette terminologie se fonde sur les "figures" de l'Ancien Testament : le sacrifice de l'agneau pascal, surtout, comme il est dit dans Paul (1 Cor. 5,7) : "Notre Pâque, le Christ, a été immolé", ou encore le sacrifice qui a scellé l'alliance du Sinaï : l'expression "le sang de l'alliance", chez Matthieu et Marc, renvoie textuellement au livre de l'Exode, 24,8 (version des Septante). Le sacrifice du Calvaire récapitule tous les autres, et les abolit. Jean, par la chronologie qu'il suggère pour la Passion, veut montrer que Jésus est le nouvel et définitif Agneau Pascal.

Dans l'Eglise orthodoxe, on appelle encore "Agneau" le pain que le célébrant incise et découpe au début de la liturgie. Comprenant sa mort comme l'acte messianique suprême, c'est-à-dire comme le sacrifice qui doit abolir toute séparation, vaincre le péché et la mort, réunir le créé et l'incrété, le ciel et la terre. Jésus a institué à la cène le mémorial de ce sacrifice : le pain "rompu", le sang "répandu" (Mt 26,26 et 28). Nicolas Cabasilas écrit : "Le sacrifice (sacramentel) se produit non pas par l'immolation sanglante actuelle de l'Agneau, mais par le changement du pain en l'Agneau "immolé une fois pour toutes", car il n'y a qu'un seul et unique sacrifice de l'Agneau de Dieu" (Explication de la divine liturgie, ch. 32).

Au moment de la célébration eucharistique, c'est l'Eglise qui entre dans le sacrifice du Christ, dans son "état de sacrifice", dit Cyrille d'Alexandrie. L'eucharistie est ainsi le moment le plus dense du "sacrifice de louange", de "l'offrande de paix" qui, par le Christ, et en lui, l'Eglise offre à Dieu. L'Eglise fait offrande d'elle-même, se jette en Dieu par la brèche pratiquée dans le mur de séparation par le sacrifice du Christ. Elle s'avance processionnellement derrière son Grand Prêtre, le Christ, pour se donner elle-même dans et par ce qu'elle offre. Ce que l'Eglise offre, avec le pain et le vin (dont le surplus, dans l'Eglise ancienne, était partagé entre les pauvres), c'est l'univers et l'histoire tout entiers.

Le sacrifice de la croix lui-même, actualisé par l'eucharistie, apparaît enfin comme la manifestation historique de l'immolation originelle de l'Agneau. Rappelons que l'Apocalypse parle (13,8) de "l'agneau immolé dès la fondation du monde" ou "avant

la fondation du monde". C'est le thème, cher à la spiritualité russe, de la *kénose*, qui est présente mystérieusement dans la création elle-même. Ainsi l'oblation sacramentelle de l'Agneau actualise son oblation historique qui elle-même exprime jusqu'au bout son oblation dans la création du monde, et, sans doute, plus profondément encore, exprime son oblation joyeuse au Père dans les profondeurs de la vie trinitaire...

c) La tension eschatologique

Troisième thème qui intervient dans cette lecture de l'Ecriture par la Tradition, c'est ce que j'appellerai la tension vers l'accomplissement ultime ou, si vous voulez, vers ce que les théologiens appellent la tension eschatologique, c'est-à-dire ce qui est ultime, ce qui est dernier.

Avec le P. Serge Boulgakov, il faut parler, à propos de l'eucharistie, de "parousie sacramentelle". Dans l'eucharistie, le Royaume vient jusqu'à nous. Selon le texte de la liturgie de St Jean Chrysostome, nous faisons rappel, nous invoquons la présence, non seulement "de la croix, du tombeau, de la résurrection le troisième jour, de l'ascension au ciel, de la session à la droite du Père", mais aussi du "second et joyeux Avènement".

C'est pourquoi, et c'est très net dans l'Orient chrétien, l'aspect le plus fort de l'eucharistie est son aspect de partage, son aspect d'aggaliasis, la jubilation eschatologique. Le Christ est présent, et, en lui, "tout est accompli", et en lui tout est offert. "Entends-nous, Seigneur Jésus-Christ... et viens pour nous sanctifier, toi qui es assis avec le Père dans les lieux très hauts et qui es ici présent avec nous : et daigne, de ta main souveraine, nous donner ton corps et ton sang..." (liturgie de St Jean Chrysostome).

Ainsi, l'eucharistie est l'anticipation, la présence encore voilée mais bien réelle de la fin, de l'aboutissement, de la Parousie. C'est pourquoi le *maranatha*, ("viens, Seigneur"), dans l'Eglise ancienne, était si spécifiquement une prière eucharistique (Apoc. 22,20 ; Didaché 10,6), à tel point qu'on a pu appeler le christianisme "la religion du Maranatha" (cf. E. Schillebeeckx, 'Le Christ, sacrement de la rencontre de Dieu', Lex orandi, n° 3, p. 52). Pensons au "baiser de paix" dans la liturgie byzantine : "Le Christ est au milieu de nous, il l'est et il le sera". L'Eglise primitive priait pour qu'au sommet de la liturgie eucharistique, le changement des éons se réalise, pour que le monde soit réellement transfiguré : "Que vienne la grâce (ou : le Seigneur) et que ce monde passe" (Didaché, 10,6).

Ainsi, l'eucharistie constitue l'Eglise en peuple en marche vers l'ultime, en peuple eschatologique, "commémorant la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne" (1 Cor. 11,26). L'eucharistie devient nourriture anticipatrice dans notre exode vers le Royaume, elle nous fait pressentir ce que sera la fin. Avant la communion, dans le rite byzantin, le prêtre dit : "O notre Pâque très sainte, Christ, Sagesse, Verbe et Puissance de Dieu, fais que nous puissions participer à toi d'une façon encore plus parfaite dans la lumière intarissable de ton Royaume à venir". L'exaucement est là, et pourtant le cheminement continue. L'Epoux répond au Maranatha de l'Epouse, et pourtant ce n'est pas encore le temps de la communion ininterrompue. Le Jour du Seigneur - *yom Yahvé* - a sonné, et pourtant il y a encore les autres jours de la semaine. Le Christ est ressuscité, et pourtant l'humanité reste livrée à la mort. "Notre vie est cachée en Dieu avec le Christ" : ainsi avons-nous le devoir et la force d'entrer dans la "passion" aveugle de l'histoire, dans la passion aveugle de l'humanité, avec toute la puissance de résurrection que nous donne l'eucharistie. Afin qu'un jour la parousie "sous voile" du sacrement devienne la parousie "sans voile" de la sainteté, afin qu'un jour la communion des saints, ces heures eucharistiques, dessinent le visage du Christ qui vient, fasse passer définitivement le monde dans le Royaume.

2. Le "mystère des mystères"

Nous en venons au second thème fondamental, celui du "mystère des mystères". La pensée patristique et l'Eglise orthodoxe avec elle n'ont guère posé la question du "quoi" ni du "comment" du mystère eucharistique, du mystère des mystères. De toute leur foi, les communicants savent qu'ils participent au Corps et au Sang du Christ, Corps et Sang glorifiés, célestes, pneumatiques et pneumatissants - déifiés et divinissants. "Je crois, Seigneur, et je confesse que ceci même est ton Corps très pur et ceci même ton Sang très précieux", disons-nous avant d'aller communier.

St Jean Damascène écrit : "Ce n'est pas que le Corps élevé dans le ciel en redescende, mais c'est le pain et le vin eux-mêmes qui sont changés en Corps et Sang de Dieu. Si tu cherches de quelle façon cela se fait, qu'il te suffise de savoir que c'est par le Saint Esprit, de même que c'est de la Vierge sainte et par le Saint Esprit que le Seigneur assuma la chair" (De Fide orth. IV, 13).

Deux approches pourtant sont soulignées par la Tradition, et s'inscrivent dans le déroulement même de la célébration eucharistique : le mémorial, ou en grec l'anamnèse, et l'invocation, l'épiclese qui, en Orient, ne précède pas mais suit les "paroles d'institution". Le sens profond de la liturgie est donc d'actualisation pneumatique du salut par un double mouvement d'anamnèse et d'épiclese : l'anamnèse, mémorial des "grandes oeuvres" de Dieu en son Christ - mémorial qui devient présence grâce à l'épiclese, le tout tendu vers la Parousie définitive, la Seconde Venue.

a) L'anamnèse

Il y a l'ordre formel du Christ : "Faites ceci en vue de mon anamnèse, par anamnèse de moi" (1 Cor. 11,24 ; Luc 22,19 ; cf. Ex. 12-13). Ici, trois questions se posent : quel est le sens du mot anamnèse ? Anamnèse de quoi ? Anamnèse pour qui, qui doit se souvenir ?

L'anamnèse - le *Zikaron* hébreu - signifie tout autre chose qu'une mémoire psychologique. Faire anamnèse, dans la pensée biblique, c'est rendre présent et actuel. Le temps liturgique est celui où le ciel touche la terre, où la terre pénètre dans le ciel. (La célébration eucharistique "élève notre communauté dans les cieux", dit St Grégoire Palama). En Christ, dans la vivante éternité de Dieu, le temps tout entier est "récapitulé". En lui s'offrent l'alpha et l'oméga, l'origine et la Fin, et c'est cela que déchiffre et célèbre l'anamnèse. Le mémorial actualise le passé et anticipe l'avenir, l'un et l'autre étant inscrits en Christ - alpha et oméga. C'est en même temps, de la part de ceux qui le prononcent, et d'abord du prêtre, image du Christ, une confession de foi, un engagement : ce que la Bible appelle un "oth", un signe qui, par la puissance de Dieu, suscite, provoque, ce qu'il signifie...

Anamnèse de quoi ? Justement de toute l'histoire du salut qui culmine en Christ. La vie même de Jésus, telle que la racontent les Evangiles, est exemplairement "liturgique". La véritable glorification de Dieu sur la terre, c'est le Christ qui l'a accomplie, tout aboutissant à sa mort sacrificielle et vivifiante. Le plan même des Evangiles synoptiques correspond à l'ordre liturgique qui, dans ses grandes lignes, remonte sans doute aux temps apostoliques. Une première partie - le ministère galiléen - est centrée sur la prédication de Jésus, l'appel lancé aux hommes. La deuxième partie, le ministère jérusalémite, est centrée sur la mort du Christ, sa résurrection, jusqu'à ce que Jésus quitte les siens, intercède pour eux auprès du Père qui leur envoie en son Nom l'Esprit Saint. Cela correspond à peu près à la "liturgie des catéchumènes" et à la "liturgie des fidèles".

L'anamnèse - "vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne" (cf. 1 Cor. 11,23-26) - est d'abord celle de la Croix. Mais la Croix est "vivifiante", elle est inséparable de la descente victorieuse aux enfers et de Pâques. Dès l'origine, l'anamnèse de la mort du Christ n'a pas été faite le vendredi, mais le dimanche : "Le premier jour de la semaine, nous étions réunis pour rompre le pain" (Act 20,7). La liturgie de St Basile, dans l'esprit même du Nouveau Testament, met dans la bouche

du Christ les mots suivants : "Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez ce calice, vous annoncez ma mort, vous confessez ma résurrection..."

En Christ, et dans son mémorial, se rassemblent le passé et l'avenir : toute l'histoire du salut depuis la création, tout l'accomplissement du salut jusqu'à la Parousie. Le dimanche est à la fois le premier et le huitième jour de la semaine ! De ce point central de l'histoire que l'anamnèse actualise, l'univers et l'histoire trouvent leur sens, comme le souligne par exemple la grande préface des "Constitutions apostoliques" (lire extraits dans Hamman, 'La Messe', liturgies anciennes et textes patristiques, p. 59-63). Ainsi se trouvent exprimés la liturgie cosmique et le rôle de l'Eglise comme peuple sacerdotal appelé à souffrir la passion de l'histoire pour l'ouvrir sur la résurrection.

Qui doit se souvenir ? Certes, les fidèles et le célébrant qui rassemble leur prière et devient mémoire vivante, présence du Christ, "un autre Christ", dit St Jean Chrysostome. Les liturgies grecques disent que les fidèles offrent à Dieu les dons eucharistiques, "se souvenant" de ce que Dieu a fait pour eux et pour le monde en Jésus Christ. "Memores", disent les liturgies latines. Mais une conception complémentaire de l'anamnèse se trouve impliquée dans les textes : c'est à Dieu que l'Eglise, au moment de l'eucharistie, rappelle l'oeuvre de son Fils, pour qu'il réalise ce que l'oeuvre de son Fils a rendu possible : la venue transfigurante du Royaume. Dans le grec liturgique comme dans les Septante, la "mémoire", le "mémorial" a pour but que Dieu se souvienne, prenne en pitié, agisse. (Dans l'office des funérailles, il y a une imploration, évidemment adressée à Dieu, de "mémoire éternelle" - car il ne s'agit bien entendu pas de la mémoire des hommes, qui ne peut pas être éternelle). L'Eglise rappelle à Dieu ses grandes oeuvres, ses merveilles, et ce rappel fonde et justifie la prière d'épiclese qui va suivre. L'anamnèse permet l'épiclese, à la fois parce que celle-ci va rendre pleinement présentes les réalités mentionnées par l'anamnèse et inscrites dans la mémoire de Dieu, et parce que le souvenir des merveilles réalisées en notre faveur nous donne l'audace, la familiarité prodigieuse - *parresia* - d'appeler le Dieu "d'au-delà du ciel" Père, et de lui demander de renouveler le miracle de l'eucharistie.

b) L'épiclese

L'Eglise est, dans l'Esprit, le sacrement du Ressuscité. L'eucharistie, "mystère des mystères", est l'expression centrale de cette sacramentalité globale de l'Eglise, corps du Christ dans le Saint Esprit, "corps pneumatique" du Seigneur. L'eucharistie est simultanément communion au Christ et "communion du Saint Esprit". (Le rite byzantin du *zéon* accentue cet aspect : on verse de l'eau chaude dans le calice après la consécration - "ferveur de la foi pleine du Saint Esprit" - de sorte que nous communions au sang chaud, "pneumatisé", du Christ ressuscité). Simultanément, le rassemblement eucharistique (et non des rassemblements plus ou moins marginaux) constitue le lieu pentecostal où se nourrit la vocation charismatique de l'Eglise et de chaque chrétien. La "bénédition" du Pain et de la Coupe, nous dit Paul, se fait "dans l'Esprit" (1 Cor. 14,16), l'eucharistie est elle-même et fondamentalement charismatique et source de l'existence chrétienne comme existence secrètement, ou parfois manifestement, charismatique.

Les Pères associent cet aspect au rôle de l'Esprit dans la création et dans l'incarnation. C'est l'Esprit qui "couve" les eaux originelles, Dieu insuffle son Esprit à la boue et l'homme devient vivant, c'est l'Esprit qui descend sur la Vierge pour que le Verbe prenne chair en elle, c'est lui qui repose sur Jésus comme son onction messianique, c'est l'Esprit qui "vivifie" (Jn 6,63) et opère la résurrection de Jésus (Rom 1,4) et notre résurrection en lui, par l'eucharistie.

Et là je vais citer quelques lignes d'Irénée de Lyon : "l'Eglise, dit-il, s'est vu confier l'Esprit par une création renouvelée, "de même que Dieu a confié son souffle à la chair qu'il a modelée pour que tous les membres en reçoivent la vie. (...) C'est pourquoi ceux qui ne participent pas à l'Esprit ne puisent pas au sein de leur Mère la nourriture de vie ; ils ne reçoivent rien de la source très pure qui coule du Corps du Christ" ('Contre les hérésies' III, 24,1).

Et St Jean Damascène écrit : "Le pain et le vin sont changés en Corps et Sang de Dieu. Si tu recherches de quelle façon cela se fait, qu'il te suffise de savoir que c'est par le Saint Esprit que le Seigneur assume la chair" (De Fide orth. IV, 13). Et encore : "Dieu dit au commencement : que la terre produise l'herbe verte et, jusqu'à présent, la pluie venue, elle pousse ses tiges... Dieu dit : ceci est mon corps et ceci est mon sang (...). Et la pluie, dans cette nouvelle culture, vient par l'épiclese, c'est la puissance abondante du Saint Esprit..." (ibid.).

Ainsi donc, dans la structure de l'Eglise et dans la structure de l'eucharistie, il y a identité ; la structure de l'Eglise est donc épiclestique. L'Ascension du Christ, notre unique grand prêtre, dont la prière à la droite du Père permet la Pentecôte, constitue l'épiclese par excellence et fonde toute démarche épiclestique dans l'Eglise. C'est en réponse à l'épiclese, prononcée au nom de tous, mais dont l'exaucement est assuré par la présence christique du prêtre, que l'Esprit intègre les dons des fidèles, et les fidèles comme don au "corps pneumatique", au corps crucifié et glorifié du Seigneur. Toute la célébration eucharistique est rythmée par des épicleses de plus en plus intenses, pour culminer à la grande prière qui suit le mémorial et qui l'actualise : "Nous te prions, nous te supplions, ô Saint des Saints : plaise à ta bonté que vienne ton Esprit Saint sur nous et sur ces dons ici offerts, qu'il les bénisse, les sanctifie, et manifeste ce pain comme le corps même de Notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus Christ, et ce calice comme le sang même de Notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus Christ, répandu pour la vie du monde" (liturgie de St Basile).

C'est non seulement du Christ déjà venu que l'épiclese implore la présente, mais du Christ qui vient. L'Eglise, l'Epouse, appelle avec l'Esprit et en lui : "Viens, Seigneur Jésus". L'épiclese s'identifie à l'appel eschatologique de l'Apocalypse (22,17), à ce Maranatha de l'eucharistie primitive dont j'ai parlé tout à l'heure.

"Celui qui mange ce Corps avec foi mange avec lui le feu de l'Esprit Saint", disait Ephrem le Syrien. "Prenez et mangez-en tous et par là mangez l'Esprit Saint, car c'est véritablement mon corps, et celui qui le mange vit éternellement. Je suis le pain de vie" (Mimré 4 : Sur la Passion. Ed. Lamy, Sancti Ephrem Syri hymni et sermones, I, p. 413).

c) Le mode de la présence

Les Pères ne cherchent pas à expliquer, à analyser la transformation - métabolée - du pain et du vin en corps et sang du Christ. Ils en restent le plus souvent à une sorte de confession adorante du mystère. "Le mode du changement n'est susceptible d'aucune investigation", dit St Jean Damascène (ibid.). Les Pères posent l'équation : pain = Corps, vin = Sang, en se référant toujours à l'humanité "pneumatique" du Christ, à son Corps non seulement crucifié mais ressuscité et ressuscitant. Dans le sacrement, le pain est transformé en Corps vivant et vivifiant du Christ, cette transformation est accomplie par l'Esprit, cette vie elle-même n'est autre que l'Esprit. Il ne faut pas analyser quasi-chimiquement le mystère en fonction de nos sens et de notre rationalité déchue. Nos sens, tant qu'ils ne sont pas eux-mêmes spiritualisés par l'ascèse et par la prière, ne peuvent pas percevoir la réalité divino-humaine. C'est par la foi que nous accueillons le feu eucharistique. Et la foi peut devenir connaissance-amour du "cœur intelligent" : certains saints, en communiant, ont eu conscience d'être embrasés par la Lumière qui rayonne du Corps transfiguré du Seigneur.

Les Pères ébauchent ici une ontologie pascalle, résurrectionnelle, dans la perspective de la transfiguration universelle en Christ. Le monde a été créé comme un dynamisme de célébration, de participation ; le monde a été créé pour devenir, dans l'offrande de l'homme, eucharistie. Mais la chute a plongé et plonge toujours l'être créé dans un état de séparation et de mort dont témoignent les modalités meurtrières du temps, séparatrices de l'espace, et jusqu'à nos catégories logiques qui ne savent qu'opposer ou confondre. Le sensible est devenu opaque au lieu de se faire transparent aux *logoi*, aux "paroles" divines qui le portent, et qu'il appartient originellement à l'homme de rassembler dans la Parole divine, le Verbe, le Logos. Ce que les hommes ne parviennent pas à faire (bien que ce soit leur constante nostalgie), le Christ,

qui est l'homme absolu, l'Adam définitif, l'a accompli. Par sa mort sur la croix, il a fait oblation au Père de tout l'être créé ; jusque dans son opacité de mort et d'enfer, assurant ainsi la "pâque", le passage de toute réalité dans son humanité déifiée, et par elle, dans le Logos. Cette modalité transfigurée de la création est à la fois offerte - dans l'eucharistie - et secrète, par respect pour notre liberté, jusqu'à ce que la vie absorbe totalement la mort au retour du Christ. La création est devenue en Christ "*sôma pneumatikon*" - corps vivifié et transformé par l'Esprit qui, échappant aux lois de l'espace et du temps déchus, peut se manifester à la prière de l'Eglise en s'intégrant la nourriture de la terre et l'assemblée qui la consomme.

Le pain et le vin "transformés", dit St Irénée, sont les prémices de la sanctification de tout l'univers. Ils sont la "manifestation" - pour reprendre l'expression de la liturgie de St Basile - de l'univers devenu en Christ "buisson ardent", mais toujours soumis, par le péché des hommes, à la corruption et à la mort. Dans l'eucharistie, et dans la sainteté qui fait de l'homme un être eucharistique, la modalité incandescente du monde résorbe sa modalité névrosée. Ainsi, le pain et le vin ne sont pas à proprement parler évacués, mais transfigurés par leur assimilation au Corps du Crucifié-Glorifié. Avec toutes leurs dimensions de vie naturelle, mais aussi de labeur humain, de dure nécessité, le pain et le vin accomplissent la vocation eucharistique du cosmos, cette vocation manquée par le premier Adam, réalisée par le Christ, Adam ultime. Et ils le font justement en devenant, au sens le plus réaliste, le corps et le sang du Christ. Ils sont en quelque sorte "plénifiés" par cette transfiguration, de même que l'union de la divinité et de l'humanité en Christ ne détruit pas mais accomplit l'humanité en la déifiant.

La "nourriture pneumatique" dont parle St Paul (I Cor. 10,3) est ainsi comprise, notamment par St Irénée ('Contre les hérésies IV', 18,2) et par St Jean Damascène (texte cit.) selon un processus de résurrection qui l'intègre au "corps pneumatique" du Christ (de I Cor. 15,44). Elle devient une nourriture ressuscitée, et par là une "nourriture de résurrection", pour reprendre l'un des termes les plus fréquents de la terminologie eucharistique des Pères. A propos de l'eucharistie comme "charbon ardent divin", le Damascène écrit : "Isaïe a vu un charbon ardent. Le charbon n'est pas une matière ordinaire, mais une matière unie au feu. De même, le pain de la communion n'est pas du simple pain, mais du pain uni à la divinité" (texte cit.), non pas par un nouveau processus d'incarnation, mais par intégration au Corps du Christ.

3. La communion

Enfin, le troisième thème que je veux traiter est celui de la communion. L'eucharistie est communion. Et cette communion est double : elle unit le Christ et l'Eglise, elle unit entre eux les chrétiens : inséparablement, la communion avec les frères s'enracine dans la communion avec le Christ.

a) La communion avec le Christ

Les textes du Nouveau Testament parlent tantôt de communion avec le Christ, et tantôt de communion au Christ. Ce sont là, au fond, deux aspects complémentaires.

Avec : c'est le thème du "repas du Seigneur" (1 Cor. 11,20). Il faut songer ici à tous les repas avec lui, tous les repas dont nous parlent les Evangiles ; non pas seulement la dernière cène, mais les multiplications des pains (représentées, avec une claire intention eucharistique, dans la "capella greca" du cimetière romain de Ste Priscille, au 2ème siècle, et dans les chambres dites "des sacrements" de la catacombe de Calixte, au 3ème siècle), aux noces de Cana, et surtout aux repas avec le Ressuscité, qui jouent un rôle tellement important dans la conscience des apôtres : "Nous qui avons mangé et bu avec lui après qu'il soit ressuscité des morts" (Act 10,41). D'où le caractère ecclésial, communautaire, de la communion, si nettement marqué dans l'Eglise ancienne où le repas en commun (l'agape) et le partage fraternel (l'"aumône") prolongeaient l'eucharistie - surtout l'aumône, qui n'était pas du tout un terme péjoratif comme il l'est devenu par la suite, mais qui signifiait partage.

Communion au Christ : "La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ ?" (1 Cor. 10,16). Pour St Paul, le but de l'eucharistie est d'incorporer les fidèles au Christ lui-même. Et Jésus le dit, selon l'Evangile de St Jean : "Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui" (Jn 6,56).

Ainsi, la rencontre du Christ, le repas avec lui, permettent l'intégration au Christ glorifié, la constitution du Christ total, "*Christus totus, caput et corpus*", comme dit St Augustin commentant la 1ère Epître de Jean (SC 75, 116). Les Pères grecs ont inlassablement développé ces grandes affirmations scripturaires sur notre incorporation au Seigneur. Les communiants deviennent, pour reprendre les expressions pauliennes, "concorporels" et "consanguins" au Christ, ils communient à la nature divine, dit St Cyrille de Jérusalem appliquant à l'eucharistie le passage célèbre de la 1ère Epître de Pierre. Et Maxime le Confesseur affirme que "l'eucharistie transforme les fidèles en elle-même, de sorte qu'ils peuvent être appelés "dieux" parce que Dieu tout entier les remplit intégralement".

Cette unité de la rencontre s'exprime admirablement par la symbolique nuptiale, qui vaut pour l'Eglise toute entière comme pour tout homme qui "s'ecclésialise". Les textes du Nouveau Testament utilisent fréquemment ce symbole : dès son incarnation, le Christ est l'époux (Marc 2,20) et il a l'épouse (Jn 3,29). Le Royaume est décrit comme une fête nuptiale (Mat 22,21 ; Luc 12,36) et Jésus l'inaugure aux noces de Cana. St Paul comprend la formation de l'Eglise et son histoire selon une symbolique nuptiale (2 Cor. 11,2 ; Eph. 5,25) et l'Apocalypse annonce la Parousie par l'image des noces de l'Agneau (19,17 et ssq.). Cette symbolique a été reprise par les Pères avec beaucoup de réalisme : Théodoret de Cyr écrit, par exemple : "En mangeant les membres de l'Epoux et en buvant son sang, nous accomplissons une communion nuptiale" (PG 81,128 B). Et Cyrille de Jérusalem : "Le Christ a donné aux fils de la chambre nuptiale la jouissance de son corps et de son sang" (PG 23, 1100 A). Les Pères en effet ont appliqué à l'initiation chrétienne - qui culmine à la communion eucharistique - le symbolisme du "Cantique des cantiques". Grégoire de Nysse : "Pour ceux qui connaissent le sens caché de l'Ecriture, il n'y a pas de différence entre ce qui est dit dans le Cantique : mangez, amis, enivrez-vous, et la mystagogie des Apôtres. En effet, ici et là, le texte dit : mangez et buvez... et l'ivresse est le Christ lui-même" (PG 44,989 C-D).

Le thème nuptial se mêle ici avec beaucoup de profondeur, dans cette rencontre - et inséparablement ecclésiale - avec le Christ, au thème du jugement. La communion eucharistique, c'est la rencontre du Juge qui s'est fait l'Epoux. Le Juge s'est laissé juger, condamner, de sorte que "sa mort sur la croix est le jugement du jugement" (Maxime le Confesseur, PG 90,408 D). Participer à la liturgie, c'est accepter d'être jugé, c'est-à-dire, finalement, accepter d'être aimé. Car la dialectique du Juge et de l'Epoux se résout non dans le mérite, mais dans le repentir, le retournement de l'intelligence et du cœur, ma métanoïa : quand la découverte de notre misère, de notre indignité, de notre asservissement à la mort se transforme en appel au secours, humilité radicale, confiance infinie, amour tremblant devant le feu - et c'est l'aspect du jugement qui se fait pour nous rafraîchissement et "remède d'éternité", et c'est la découverte salvatrice que Dieu nous aime sans mesure. C'est pourquoi les prières d'avant la communion nous identifient à la prostituée, au publicain et au larron, c'est-à-dire, aux témoins majeurs du grand retournement évangélique des valeurs.

b) La communion avec les frères

Et cette communion avec le Christ, au Christ, c'est finalement une communion avec les frères. "Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps. Car tous nous participons au même pain" (1 Cor 10,17). L'intégration eucharistique de l'Eglise en Corps du Christ entraîne la communion fraternelle des membres de ce Corps, qui deviennent ainsi "membres les uns des autres". Un membre souffre-t-il ? Tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il à l'honneur ? Tous participent à sa joie" (1 Cor. 12,26).

Ce qui caractérise cette communion fraternelle, c'est qu'elle ne relève pas de la sociologie, elle n'est pas "de ce monde", tout en ayant pour but "la vie du monde". Elle préfigure, elle anticipe le rassemblement ultime dans le Royaume. C'est pour-quoi elle joue un tel rôle dans les célébrations traditionnelles. Celles-ci sont ponctuées de prières pour cette unité. Les fidèles qui célèbrent l'eucharistie supplient Dieu de les "rassembler dans l'unité", comme le pain est fait de grains autre-fois dispersés (cf. Didaché, 9,4 et 10,5). Le baiser de paix - de pratique apostoli-que (Rom. 16,16 ; 1 Cor. 16,20 ; 2 Cor. 13,12 ; 1 Thes. 5,26 ; 1 Pi. 5,14) - montre que ceux qui vont communier se situent au-delà des "soucis de ce monde" (Cherubikon), de tout ce qui dans le monde provoque la séparation ; ils acceptent d'être réconciliés entre eux comme ils le sont avec Dieu, ils sont passés de la mort à la vie, c'est-à-dire à l'amour (cf. 1 Jn 3,14). Enfin, et surtout, cette communion fraternelle se réalise par le fait que les fidèles participent ensemble à l'eucharistie.

Intégrés dans le Corps du Christ, lieu d'une pentecôte perpétuée, élevée par l'Esprit, en Christ, vers le Père, les fidèles trouvent dans l'eucharistie un mode d'existence trinitaire. En Christ, ils sont ontologiquement un - l'expression paulinienne "un seul corps" est nettement d'origine eucharistique. Dans la grande unité eucharistique, personne n'est séparé de personne, à travers le temps et l'espace. Les morts aussi - qui ne sont pas morts - participent mystérieusement à l'eucharistie... En même temps, dans la rencontre nuptiale de son Sauveur, sous la diversité des flam-mes de la Pentecôte, chaque personne est posée comme un absolu, l'unité du Corps pos-tule le libre amour, la symphonie des personnes humaines. L'eucharistie est commune mais non anonyme : "Le serviteur de Dieu N communie..."

Ainsi, l'eucharistie fonde la communion des saints dans la communion aux "choses saintes". Par elle, le mystère "tri-un" de la vie divine se pose en mystère de la vie humaine : "Qu'ils soient un comme nous sommes un" (Jn 17,22) : c'est dans l'eucha-ristie que cette unité diverse est offerte à l'Eglise, que l'Eglise-communion s'ins-crit en l'homme comme son ultime vérité. Pour Paul Evdokimov, "tous les hommes sont appelés à se réunir autour de la même et unique coupe, à s'élever au niveau du coeur divin, à prendre part au Repas messianique, à devenir un seul Temple-Agneau" ('L'icône, théologie de la beauté', p. 216).

L'homme fait ainsi dans la liturgie eucharistique l'apprentissage d'une relation différente avec les autres et il reçoit la force qui le soutiendra et l'aimantera. Apprentissage de l'amour des ennemis, puisque la victoire du Christ sur la mort, vic-toire que me communique l'eucharistie, me libère de l'angoisse dont l'autre est si souvent pour moi le bouc-émissaire. Apprentissage d'une parole qui n'est pas de puis-sance ou de spéculation (dans les deux sens de ce mot), mais d'une parole faite pour être mangée, dans l'annonce et le prolongement de la Parole faite chair. Appren-tis-sage d'une contemplation active des êtres et des choses capable de libérer la gloire enfouie en eux puisqu'elle peut désormais circuler librement, en Christ, dans son sacramentel, entre la terre et le ciel. L'eucharistie nous donne le devoir et la force d'inscrire dans la société une exigence de communion, d'inscrire dans le travail, l'art, la culture, une exigence de transfiguration.

Permettez-moi de vous lire, pour finir, ces paroles du patriarche Athénagoras, qu'il m'a été donné d'entendre de sa bouche et de consigner :

"L'eucharistie protège le monde et déjà, secrètement, l'illumine.

L'homme y retrouve sa filiation perdue, il puise sa vie dans celle du Christ, l'ami secret, qui partage avec lui le pain de la nécessité et le vin de la fête. Et le pain est son corps, et le vin est son sang, et dans cette unité plus rien ne nous sépare de rien ni de personne.

Que peut-il y avoir de plus grand ? C'est la joie de Pâques, la joie de la transfiguration de l'univers.

Et nous recevons cette joie dans la communion de tous nos frères, vivants et morts, dans la communion des saints et la tendresse de la Mère.

Alors plus rien ne peut nous faire peur.

Nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, nous sommes des dieux.

Désormais, tout a un sens.

Tu ne mourras pas.

Ceux que tu aimes, même si tu les crois morts, ne mourront pas.

Ce qui est vivant et beau, jusqu'au dernier brin d'herbe, jusqu'à cet instant fugitif où tu as senti tes veines pleines d'existence,

tout sera vivant, à jamais.

Même la souffrance, même la mort ont un sens, deviennent les chemins de la vie.

Tout est déjà vivant.

Parce que le Christ est ressuscité.

Il existe ici-bas un lieu où il n'y a plus de séparation, où il y a seulement le grand amour, la grande joie.

Et ce lieu, c'est le Saint Calice, le Graal au coeur de l'Eglise. Et par là dans ton coeur".